

Elle était une maison

NOÉMI SCHAUB

J'ai d'abord enquêté pour déterminer la véritable histoire. Celle que j'ai observée avec mes yeux d'enfant. Je voulais un tableau en liège, des images et des tickets de caisse reliés par une ficelle rouge. Mais plus je creusais, plus le sol se dérobaît sous mes pieds. La véritable histoire est grandiose de médiocrité, alors autant lui donner le panache d'une tragédie.

Ceci ne peut être qu'une fiction. Une série de monologues qui s'évitent, se contredisent puis s'entrechoquent.

Distribution

Je – Je parle vingt ans plus tard.
On – On est pluriel, désincarné. On est juste à côté, autour, en contre-bas.
Elle – Elle les gouverne. Elle guide et contemple. Elle est immense et minable.

Décor

La maison est au bout du chemin, celui qui part de l'arrêt de bus, un cabanon en bois foncé dans le creux d'un virage, qui sillonne entre prairies, fermes et maisonnettes, qui se termine par une montée abrupte, aboutit sur un encadrement de sapins. Une fois au sommet, dans la clairière, il n'y a que la maison, massive.

Acte I Scène I

Je: – J'écris pour reconstituer le plan de la maison. La maison m'obsède.

Je connais le nombre d'étages, la couleur de la façade, blanche, et des volets, rouges. Je connais les sillons du jardin et les sentiers du bois. Les nuances des hortensias, du rose au bleu. Je me souviens de la forme des pavés, en os à ronger, toque de cuisine, et leur couleur, rose-gris. La longue fontaine à l'eau glaciale. L'arbre rouge. Les rochers mystérieux et l'odeur de la cave. Les balançoires hautes et le minuscule toboggan. Le muret qui sépare le potager en deux et le petit coin entre les arbustes où l'on peut se cacher. Les dalles froides du chemin à l'arrière, toujours plongé dans la pénombre, et les limaces inquiétantes qui le recouvrent. Les places de parc, les voitures stationnées en parallèle. La pente, le talus, à dévaler en roulettes l'été, en luge l'hiver. Le sentier du haut, recouvert de cailloux blancs. Les terrasses en enfilades. La barrière de sapins.

Parfois, j'utilise Google Maps pour revoir la maison. Ces visites virtuelles me rassurent, me rappellent qu'elle a existé, qu'elle existe toujours et que, dans une certaine mesure, elle ressemble à mon souvenir. Mais je suis contrainte à observer de loin, depuis la route, seulement quatre angles de vue à ma disposition. Alors que je voudrais passer le portail, pénétrer dans l'antre et simplement compter les portes. Ne pas les ouvrir. Pas encore. Jeter un œil aux espaces communs, dans un premier temps. Je voudrais entrer pour mesurer les distances entre les étages, l'étréoussure de l'escalier en colimaçon, l'obscurité des couloirs où rôdaient toujours les chiens. Pour voir si, adulte, tout ça me terrifie moins.

Je retrouverai ensuite toutes les chambres où j'ai dormi. Celle que je partageais avec ma petite sœur: immense et lumineuse, remplie de peluches magiques. Celle que j'occupais seule, privilège d'aînée: plus étroite, avec une petite alcôve, dont je croyais pouvoir trouver le code pour qu'elle m'ouvre un passage secret. Enfin celle isolée, au dernier étage, où maman, ma sœur, mon frère et moi nous alignions, sans cuisinière ni lavabo, sans papa, puisqu'il ne voulait plus nous suivre. Puisqu'il disait à maman que là-haut, là où elle s'obstinait à retourner, c'était une secte, tout ça, c'était une secte.

Scène II

On: – On ne raconte pas cette histoire. On sait que c'est bizarre et si on nous pose des questions, on sent bien que quelque chose ne va pas. On ne veut pas déranger. Alors on essaie de décrire avec objectivité, élément par élément. On ne dit pas tout. On explique que c'est une affaire de choix de vie. On voit les sourcils qui se froncent et le sourire gêné. Alors on raconte de moins en moins. Et on ne sort plus. On reste dans la maison, en haut du chemin, avec Elle, les chiens et les enfants.

La maison est immense, on y entre par le haut, le chemin de cailloux blancs, on y entre par le bas, l'allée de pavés roses. On pénètre aussi par les terrasses, les fenêtres. On connaît

bien sûr les portes dérobées, pour si jamais. Les couloirs sont obscurs, c'est facile de se cacher, on s'espionne.

La maison a une mémoire, mais elle travaille à tout nous faire oublier. Les heures s'empilent et s'annulent. Tout recommence, tout le temps. On retrouve des souvenirs, cachés derrière les fauteuils, au fond des placards, sous une bouteille vide. Leur odeur nous ramène à des jours passés. Soit on les repose à leur place, soit on les glisse dans notre poche, pour plus tard, pour quand la nausée reviendra, on les enfouit dans nos draps, on les caresse. On ne le dit pas aux autres, on sait que ce serait utilisé contre nous, on nous dénoncerait, Elle nous punirait.

La maison est immense, on se perd dans les étages, on ne sait jamais ce qui est privé, ce qui ne l'est pas. Il faut être là, complètement, se présenter aux autres, s'offrir à Elle, ne jamais réclamer de répit, s'ouvrir le ventre devant tout le monde, ne pas s'endormir, car alors la maison nous éjecte. Si on baisse la garde, si on oublie, même en rêve, que notre vie est pour Elle.

Sous les toits, il y a le salon en bois, immense. Au sud, cinq fenêtres s'alignent, elles donnent sur la route, la rangée de sapins. On ferme les volets. C'est Elle qui veut ça. L'aube ne point jamais, on pourrait rester là une éternité et rien ne changerait. Lorsqu'on se penche pour attraper les volets, on jette un œil aux pavés roses. On pense qu'on pourrait nous pousser, qu'on cacherait notre corps dans le verger. On pense que là-bas, de l'autre côté des sapins, les autres mettraient un moment avant de s'apercevoir de la disparition.

Et puis il y a la chambre, tout en bas. Elle nous y envoie si on doute, si on refuse, si on prend la parole quand il ne faut pas. On y reste un jour, deux jours, une semaine, sans nourriture, sans eau, sans toilettes. C'est comme ça qu'on se lave de nos erreurs. Quand on en sort, au petit matin, on croise les enfants, nos enfants, on ne dit rien.

La maison a des murs épais. Heureusement que les bruits ne résonnent pas. Car on s'effondre parfois. Les fesses touchent le lit, la tête se repose sur l'oreiller, un interrupteur est enclenché, on a des secousses de partout, on pleure sans s'arrêter, une tristesse, une déception, on ne trouve pas. C'est une sensation qui prend possession du corps entier, ortels à oreilles, qui le sangle au sommier.

Elle nous a donné un nouveau nom, avec une signification. On a eu un peu de la peine à bien s'en souvenir, au début. Du nôtre et de celui de tout le monde. On a dû apprivoiser ces sonorités qui ne nous étaient pas familières, ces sons pleins de a et de g, qui nous auraient peut-être fait rire, si on avait été ailleurs, si ça n'était pas venu d'Elle. Mais on n'a pas ri. On a remercié. Des noms comme des costumes, des coiffes, des bijoux. Un nom comme une appartenance, quelque chose à soi et aux autres. Quelque chose de commun. Le nom d'avant, oublié. Rangé quelque part, derrière.

Scène III

Elle: – Elle stationne sa voiture devant la maison. Quand le moteur s'éteint, elle laisse le silence les imprégner. Elle ouvre la portière et s'extrait de l'habitacle, elle les observe s'agglutiner autour. Elle se dégage de leurs mains pressées sur son épaule et désigne ses enfants. Les enfants assoupis sont soulevés, ils ne pèsent rien. Les chiens les suivent. Elle sent la cigarette et la sueur, elle attend sa bière.

Elle vole leurs habits, termine les verres, lit leur journal intime, le jette au feu, choisit leur coupe de cheveux, reconstitue leur généalogie, change leur nom, embrasse le dos de leur main, s'enferme dans sa chambre pendant plusieurs jours, calcule leurs cycles, ronge ses ongles, interdit certains aliments, certains sports, certains mots, triche aux cartes, connaît le nom et la date de leur première fois, le solde de leur compte en banque, intervertit leurs habits, se maquille pour les fêtes, chante pour la lune, tombe endormie. Elle adoucit sa voix pour leur raconter en détail les autres mondes, ceux des dimensions cosmiques, promet qu'elle les invitera, dans la vibration infinie d'un amour serein, ensemble.

C'est la pleine lune, un esprit parle à travers elle, elle sait tout d'eux, leurs parents sont des monstres, des démons, ne rêvent que d'une seule chose, les tuer, depuis leur naissance. Le monde conspire contre elle. Un jour, elle sera sur un trône ou sur un bûcher, pas d'alternative. Son fils est celui de la prophétie, il ne faut pas le regarder dans les yeux. Il faut toujours s'apprêter à tout abandonner, demain peut-être, car la vérité peut surgir à tout moment.

Son visage est celui d'une autre, elle est sur terre depuis mille ans. Elle a un amant très célèbre, un acteur ou un politicien. Elle voit les âmes qui s'élèvent et qui retombent lourdement, ça la rend triste. Elle aimerait que les choses soient plus simples, ne pas être investie de cette mission. Elle voudrait se reposer. Elle évoque des changements millénaires, un retournement de planète, une destruction massive. Elle sera la mère aimante qu'on n'a jamais eue, le père fort qu'on aurait dû avoir. Elle répète que tout ira mieux après. Après quoi, elle ne le dit pas.

biblio

Vivre près des tilleuls

Avec le collectif AJAR, Flammarion, 2016.

Les gens qui doutent

Recueil *Reportages climatiques*, Ed. d'autre part, 2015.

Pour un pont

Avec Maude Nepveu-Villeneuve, recueil *Ponts*, Ed. de l'Aire, 2014.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un-e auteur-e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un-e traducteur-trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH
Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [chlitterature.ch].



PIERRE-YVES MASSOT

bio

NOÉMI SCHAUB, née en 1989, est co-directrice de Paulette éditrice avec l'auteur Guy Chevalley – une maison attentive aux écritures expérimentales et LGBTQ+. Elle a été membre du collectif d'écriture AJAR de 2012 à 2022. Après un stage aux Editions de Ta Mère à Montréal, elle a travaillé comme assistante éditoriale chez l'Aire. Prix du Jeune Écrivain 2012, elle a publié des textes à plusieurs mains et des nouvelles dans de nombreux recueils collectifs, en Suisse romande et à Montréal (bibliographie sélective ci-contre). Elle est actuellement coach littéraire indépendante et anime des ateliers d'écriture dans différents contextes, notamment dans le cadre de Roman d'école (Junges Literatur Labor) et à la Haute Ecole de Travail Social de Fribourg. CO
www.noemi-schaub.ch